



Paul Zeitoun

**Passé
englouti**

PAUL ZEITOUN

PASSÉ ENGLOUTI

PASSÉ ENGLOUTI

© Paul Zeitoun – Mars 2013

ISBN (Livre) : 978-2-35815-011-8

ISBN (eBook): 978-2-36845-243-1

Édition numérique et versions eBooks réalisées par IS Edition

www.is-edition.com

EXERGUE

My heart's in the Highlands, wherever I go.

Robert Burns.

PRINCIPAUX PERSONNAGES

André : retraité depuis peu

Léa : 18 ans, petite fille de Louise

Louise : amour d'adolescence d'André

Florence : mère de Léa

Catherine, Fanny et Mathias : enfants d'André

Sans oublier les Salles-sur-Verdon, village englouti en 1974 lors de la mise en eau du lac de retenue par EDF, et reconstruit sur une rive.

LÉA, LE HASARD

André aimait les matins. Celui-ci, en fin de mois d'août, avait de bonne heure des airs de printemps. André était en retraite ; en retraite pendant les vacances, emboîtées comme des matriochkas. Il aimait cette image, mais il ne s'était jamais attardé sur la fascination exercée sur lui par ces poupées. Grand, mince, le visage marqué par de longs sillons verticaux autour de la bouche, mais les traits réguliers, André avait le teint mat et les yeux bleus. Sa chevelure épaisse et blanche contrastait avec des sourcils noirs et tout aussi fournis.

Il alla lentement, après le petit déjeuner, de la cuisine au salon dont il avait ouvert les baies vitrées et il avança vers la rambarde du balcon. L'air était frais et le ciel bleu profond sans nuages et sans brume. Il ressentit la grâce de cette journée. De tels instants lui en faisaient revivre d'autres qui l'avaient ébloui de loin en loin depuis son enfance. C'était l'un de ces matins où le calme en lui s'accordait avec l'air immobile et le ciel immensément limpide. Il se souvenait des promenades au jardin du Luxembourg lorsqu'il était étudiant, ou des bords de l'eau, étang ou rivière, lorsqu'il était à la pêche, et qu'à l'aurore la brume opale devenait transparente avant de s'effacer. Il se sentait alors bien dans

le monde et le monde était beau comme ce matin, tout se pardonnait, s'aimait et s'unissait.

Il admira le parc public du XV^e arrondissement de Paris, de l'autre côté de la rue, encore humide de la pluie de cette nuit, et ses arbres aux feuilles immobiles où des oiseaux se taquinaient en piaillant. Mais il ignorait si le retour du beau temps avait été annoncé ; les prévisions météorologiques ne l'intéressaient pas. Elles lui étaient inutiles, car il ne savait pas d'avance s'il allait adorer ou détester la pluie, le vent, le froid ou la chaleur. Même averti des précipitations à venir, il pensait rarement à prendre un parapluie ou l'avait oublié chez un ami, chez un commerçant ou au lycée au temps pas si lointain où il était enseignant.

Les plantes de son balcon paraissaient apprécier elles aussi ce matin lumineux après les intempéries des derniers jours. Les pots de buis alternaient avec des orangers du Mexique, tout ce qu'il restait depuis que sa femme l'avait quitté, qu'il arrosait de temps en temps quand la femme de ménage était absente. Il n'y avait plus de fleurs. Irène savait planter, couper, tailler quand il fallait ; lui, il en était incapable, tout comme il ne retenait pas les noms des fleurs, des arbustes et des arbres.

Irène avait pris ses cliques et ses claques, lui abandonnant l'appartement dont elle venait de terminer la décoration dans le style Art déco. André n'y avait rien changé depuis. Il ne savait pas pourquoi ni pour qui il aurait

eu à le faire. Il avait comparé le renouvellement de leur intérieur avant qu'ils ne se quittent au dernier enfant qu'ont certains couples peu de temps avant de divorcer. L'appartement ne sentait plus le tabac, mais il avait perdu en gaïté.

Leur vie ensemble avait été jusque-là paisible et même harmonieuse. À quarante-sept ans, Irène avait découvert qu'elle s'ennuyait. Elle lui avait beaucoup parlé de son insatisfaction, comme s'il y avait urgence, reprenant parfois le matin les griefs de la veille, avant même de lui dire bonjour. André s'était senti inutile et ses paroles, comme si elles n'avaient pas de sens, une coque vide. Bientôt, il cessa de se battre. Il avait le sentiment qu'Irène ne l'aimait plus et il était résigné. Elle voulait sans doute aimer ailleurs, un ailleurs dont il s'abstint de s'informer. Il savait contourner ce qui lui donnait du chagrin, sans colère, simplement en s'éloignant.

Dix ans déjà.

Quelques liaisons n'avaient pas comblé le vide laissé par Irène. Il venait de se séparer de Lise, sa compagne pendant deux années. L'obstination qu'il avait mise à vouloir que chacun d'eux vive sous son propre toit avait progressivement miné leur entente, pour lui plus amicale que sensuelle. Et ce fut une nouvelle guerre des mots : Lise parlait de leurs solitudes dont elle soulignait le pluriel ; elle lui reprochait de défendre sa liberté dont elle lui faisait

remarquer le singulier : la grammaire divisait leur couple. Et Lise l'avait quitté. Lise aussi. Lise et son caniche, Lise et les récits de sa psychanalyse qu'il écoutait avec une attention ostensible et sincère. Elle parlait de son inconscient comme d'un oracle, de ses découvertes sur le divan du psy comme d'un miracle. Il ne faisait pas de commentaire, faute d'avoir saisi la subtilité des associations d'idées qui procuraient à Lise enthousiasme ou abattement. Le silence s'était bientôt emparé encore une fois de sa vie amoureuse. La solitude où l'avait laissé sa séparation d'avec Lise venait accroître celle de son divorce. Un échec dans un échec. L'image des matryochkas traversa de nouveau ses pensées.

André allait avoir soixante et un ans, mais il n'y croyait pas, et d'ailleurs il ne s'en préoccupait pas. Tout ce qui l'habitait était au présent ; son enfance et tout ce qui avait suivi, c'était hier, et hier occupait son esprit autant que l'instant qu'il vivait. Effet peut-être de la solitude qui le rendait plus perméable à ses souvenirs, peut-être aussi du silence et du temps dont il disposait maintenant et qu'il appréciait. Bien sûr, il regrettait l'animation de ses classes d'anglais, les collègues et ses élèves. Ses élèves surtout et l'éclat que pouvait prendre leur regard lorsqu'ils comprenaient tout à coup un accord, le sens et le rythme d'une poésie, ou comment on construisait diverses façons d'exprimer en anglais une phrase toute simple en français.

Il avait enseigné l'anglais jusqu'à l'année dernière, heureux de transmettre à des enfants une culture étrangère. Avec l'expérience, il avait appris à les amuser pour profiter du silence et de l'attention dont ils étaient ensuite capables. Il était respecté bien que plutôt indulgent.

Ses enfants étaient tous les trois cette année en vacances au mois d'août. Chacun d'eux lui avait téléphoné avant de partir et quelques fois de leurs lieux de vacances. Fanny l'avait même rappelé de l'aéroport de Tabarka pour l'aviser de leur arrivée en Tunisie pendant qu'elle attendait pour quelque formalité dont elle ne manqua pas de se plaindre. Elle l'appelait toujours à l'arrivée ainsi qu'au retour, pour le cas où il s'inquiéterait des dangers du voyage en avion ou en voiture. Elle aimait son père, mais elle avait toujours été plus proche de sa mère avec qui les liens s'étaient resserrés depuis la séparation de ses parents.

Ce matin, André avait décidé d'aller revoir les Antiquités égyptiennes au musée du Louvre ; il y revenait une ou deux fois par an depuis qu'il vivait seul, visitant au passage une exposition temporaire à laquelle il consacrait parfois seulement quelques minutes.

En allant prendre son métro, il faisait déjà par la pensée son parcours au musée, prévoyant le plaisir qu'il aurait à revoir des bas-reliefs et des statues, mais dont il n'avait jamais songé à faire l'achat d'une reproduction.

Il y avait peu de monde sur le quai du métro, seulement un groupe de touristes de son âge qui parlaient fort et riaient, dont il ne parvint pas à identifier la nationalité. Il se disait une fois de plus que le métro était le lieu le plus cosmopolite de Paris, car les étrangers, qu'ils soient ou non des touristes, y parlent dans un nombre incroyable de langues et ont leur voix amplifiée par les voûtes sonores. Une toute jeune fille passa devant lui et son cœur se mit à battre sans qu'il en connût la raison. De façon tout aussi involontaire, il prononça « Louise Depont » au moment où elle s'apprêtait à s'asseoir non loin de lui. Il ne savait pas s'il avait dit ce nom à voix haute ou l'avait seulement chuchoté, mais la fille tourna vers lui un visage clair, presque enfantin, souriant et triste en même temps, presque douloureux, surpris ; elle le dévisagea et lui demanda :

— Vous connaissez le nom de ma grand-mère ?

Les âges se bouscuaient et le temps basculait ; le présent faisait irruption, ou le passé, André ne savait plus. Il était stupéfait et il ne répondit pas tout de suite, la regardant comme hébété, conscient de son évidente méprise. Il lui présenta ses excuses et lui dit qu'il était confus ; il ne connaissait pas sa grand-mère, bien sûr, mais la jeune fille ressemblait à quelqu'un dont il avait été ami dans sa jeunesse, il y avait bien longtemps. Il crut en rester là, mais la fille était d'un naturel curieux et elle fit preuve

d'une audace propre à sa génération ; elle poursuivit le dialogue avec ce vieux monsieur poli et élégant en montant avec lui dans le métro qui venait d'arriver.

— Vous avez vraiment connu une Louise Depont qui me ressemble ?

Il ne pouvait pas détacher son regard des yeux de sa compagne, d'un bleu clair délavé, immenses, qui le fixaient avec intensité. C'étaient bien les yeux de Louise, et la silhouette aussi, cette grâce ondulante du corps et des gestes. Même taille, mêmes cheveux noirs tirés en une longue queue-de-cheval, tandis que le jean serré aux jambes, le blouson léger et les baskets étaient au présent.

— Oui, répondit-il, j'étais très jeune, je veux dire : nous étions très jeunes ; nous nous sommes par la suite perdus de vue. C'était dans un village qui n'existe plus, englouti sous un lac pour faire de l'électricité... il y a bien longtemps. Vous m'avez fait penser à elle. Encore toutes mes excuses.

C'était elle qui maintenant le regardait d'une façon curieuse et qui poursuivit :

— Ma grand-mère était aussi originaire d'un village qui a été englouti ! Oh, j'arrive à ma station ; je suis déjà en retard pour le cours de danse. Excusez-moi. Laissez-moi vos coordonnées, je raconterai ça à ma mère.

Elle partit, souple et gracieuse, emportant la carte de visite qu'il avait sortie à la hâte de son portefeuille, le laissant ébloui et abasourdi.

Tout à ses pensées, il n'avait pas vu monter, croisant la jeune fille, un accordéoniste rondouillard qui entama aussitôt une valse, créant une atmosphère de guinguette, incongrue dans l'ambiance morose du métro. Habituellement, il changeait de voiture quand la musique dérangeait le fil de ses réflexions ou sa rêverie. Mais là, en un éclair, il se vit tournoyer en dansant avec Louise qu'il venait de rencontrer. Il était jeune, et Louise était dans ses bras. Il vida son porte-monnaie dans la sébile du musicien quand celui-ci passa au milieu des voyageurs. Ce jour n'était décidément pas comme les autres.

Il fit sa visite traditionnelle au Louvre ; l'exposition temporaire ne le retint pas longtemps cette fois-ci. Il ne traîna pas plus d'une demi-heure dans le jardin des Tuileries où la chaleur attirait des enfants autour du bassin.

Une fois rentré chez lui, il ne pensait plus à la jeune fille mais à Louise avec qui il avait échangé plusieurs lettres avant que le silence ne se fût installé entre eux, et les mots « tout doucement, sans faire de bruit », de la chanson *les Feuilles mortes* lui revinrent en mémoire.

Il prenait son café après le déjeuner tout en parcourant le journal du matin quand la sonnerie du téléphone le sortit de la torpeur qui le gagnait. En soulevant l'appareil, il pensa

que l'un de ses enfants l'appelait depuis son lieu de vacances. Non, c'était une voix inconnue :

— Bonjour, monsieur, excusez-moi de vous déranger, je suis Florence, la mère de Léa, la jeune fille que vous avez rencontrée ce matin dans le métro. Léa vous a promis de m'en parler.

— Vous ne me dérangez pas du tout, madame, au contraire, c'est très gentil à vous. Votre fille, euh, Léa, ressemble tellement à une amie très proche ; il y a si longtemps, pendant mon adolescence. Votre fille m'a fait penser à cette amie, son nom m'est venu aux lèvres, malgré moi. J'en ai été confus, comme elle a dû vous le dire. Votre fille m'a parlé d'un village englouti comme le mien.

Florence évita le sujet pour l'instant, voulant d'abord en savoir plus sur cet inconnu, gentil passager du métro, tombé d'un hasard trop improbable pour son entendement :

— Vous seriez originaire des Salles-sur-Verdon ou d'un autre village qui est maintenant sous les eaux d'un lac artificiel ?

— Oui, c'est bien ça, j'ai quitté les Salles à dix-huit ans quand mes parents ont décidé de s'installer dans la région parisienne, enfin... c'est compliqué à expliquer au téléphone. J'ai des photos de mon enfance au village quand j'y — euh ! — quand nous y habitons, je les ai revues il n'y a pas longtemps ; je suis en retraite.

La femme commençait à croire que l'impensable était possible. Elle poursuivit :

— Je suis la fille de Louise dont vous avez prononcé le nom. Ma mère était restée aux Salles et elle a assisté à la montée des eaux, j'avais sept ans, je me souviens de ses larmes. Vous n'y étiez pas à cette époque-là ?

— Non. Mes parents et moi en étions partis quelques années plus tôt. J'ai suivi les événements dans les journaux et à la télévision, et la création du lac, mais je n'y suis jamais retourné. Et qu'est devenue Louise ?

— Malheureusement, ma mère est morte, il y a cinq ans, dans un accident de voiture. C'est vrai que Léa lui ressemble, mais c'est la première fois qu'on la prend pour sa grand-mère. Vous avez de la famille ?

— J'ai trois enfants et quatre petits-enfants, ils sont tous en vacances. J'ai été marié, bien sûr, et je suis divorcé depuis longtemps.

Elle lui demanda de ne pas quitter et il discerna une conversation à voix basse. Florence reprit :

— Allô !

— Oui, je suis toujours là.

— Léa a entendu ce que nous nous sommes dit ; elle serait heureuse de revoir l'ami de sa grand-mère ; vous savez, elle l'aimait beaucoup. Moi, je voudrais faire votre connaissance. Voulez-vous venir dîner chez nous un soir,

ou même aujourd'hui si vous êtes libre ? Nous sommes toutes les deux à la maison.

Il accepta l'invitation pour le soir même ; elle lui donna son adresse à Issy-les-Moulineaux.

—————FIN DE L'EXTRAIT—————